

# TRIBUNE DE GAUX



## L'Amérique du bon sens

Quatre points de vue sur les  
relations avec l'Europe, Watergate,  
la crise du pétrole



# Vous cherchez un vol de ligne vraiment pas cher pour Londres, Paris, Marseille, Tunis, Bruxelles, Malaga, Athènes?

GGK

## Prenez un «flâneur» de Swissair.

Les arrangements forfaitaires «Le flâneur» — une nouveauté de Swissair — vous permettent de visiter au départ de Genève et de Zurich 15 villes européennes à des prix incroyablement bas.

La durée d'un week-end prolongé, vous flânerez dans la ville de votre choix: vols de ligne Swissair, aller et retour en classe économique, hôtel de première classe avec petit déjeuner et transferts à l'aéroport ainsi qu'une documentation sur la ville que vous choisirez compris dans le prix.

Et voici ces prix vraiment attractifs:

3 jours Londres	dès Fr. 389.—	3 jours *Vienne	dès Fr. 399.—
3 jours Paris	dès Fr. 359.—	5 jours Athènes	dès Fr. 646.—
3 jours *Amsterdam	dès Fr. 399.—		
4 jours Marseille	dès Fr. 454.—		
4 jours *Gênes	dès Fr. 395.—		
4 jours *Budapest	dès Fr. 465.—		
4 jours *Prague	dès Fr. 418.—		
5 jours Tunis	dès Fr. 543.—		
4 jours *Copenhague	dès Fr. 548.—		
5 jours *Istanbul	dès Fr. 644.—		
4 jours Bruxelles	dès Fr. 447.—		
3 jours *Rome	dès Fr. 397.—		
6 jours Malaga/Torremolinos	dès Fr. 498.—		

Prix applicables dès juillet.  
Importantes réductions pour les départs en automne.

\*Via Zurich, petit supplément de prix pour vols de correspondance.

Swissair ou votre agence de voyages IATA vous remettront avec plaisir le dépliant «Le flâneur».



Plus vite, plus loin.

## TRIBUNE DE CAUX

N° 8 — AOÛT 1974

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris  
Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20

**Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.**

### Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

### Rédaction et réalisation :

Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Danielle Maillefer, Noëlle Mariller, Philippe Schweisguth, Daniel Mottu.

### Administration et diffusion :

Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

### Société éditrice :

Editions, théâtre et films de Caux S.A.

### Composition, tirage offset :

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux.

### ABONNEMENTS TRIBUNE DE CAUX

#### Pour une année (12 numéros)

France : FF 28. Suisse : Fr. s. : 20.—.  
Belgique : FB 250. Canada : \$ 8.—. Autres pays par voie normale : FF 32 ou Fr. s. 24.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 35 ou Fr. s. 27.—.

#### Prix spécial étudiants, lycéens :

FF 15 ; Fr. s. 12.— ; FB 150..

#### Verser le montant de l'abonnement :

En France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10 - 253 66, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral 297, rue Salzennes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).

Au Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux » à envoyer à : Case postale 3, 1211 Genève 20.

## La violence et nous

Non seulement en Irlande du Nord ou en Argentine, mais à notre porte, on tue de sang-froid. On torture et on exécute aujourd'hui sous l'autorité de gouvernements des plus respectables. Le coup d'Etat meurtrier devient mensuel. La prise d'otages, quotidienne.

L'Allemagne nazie, parce qu'elle s'est effondrée, nous a permis de mesurer jusqu'où chacun de nous pourrait être conduit par sa nature d'homme à partir du moment où il entre dans le cercle de la violence. En voyant la vie tranquille de bourgeois pacifiques que mènent aujourd'hui certains que nous désignons sous le nom de « criminels de guerre », on doit constater qu'ils ne sont pas différents de nous. Notre violence commence par le viol de notre conscience. Puis, c'est l'engrenage. En tuant, on tue aussi sa propre conscience.

Les mouvements de libération qui fleurissent de partout semblent accepter une routine d'explosions meurtrières et s'accommoder de la présence de tueurs dans leurs rangs. L'un de ces mouvements a récemment tenté de porter au pouvoir un de ses propres tueurs, qui s'est vanté d'avoir fait une trentaine de morts.

Vers quelles nouvelles servitudes vont nous entraîner ces consciences mortes appelées sous une étiquette de libération à de telles responsabilités ?

Ressusciter les consciences... N'est-ce pas là le seul chemin qui puisse nous sortir de ce cercle ?

Au moment où se répand dans nos pays un mouvement de « libération » qui, pour remédier à certains maux sociaux, suggère de disposer de l'existence d'êtres gênants avant leur naissance, on doit se demander où commence et où finit l'enchaînement de la violence. Pour guérir les maux de la société, le moyen le plus sûr ne serait-il pas de ressusciter les consciences ?

La nôtre d'abord.

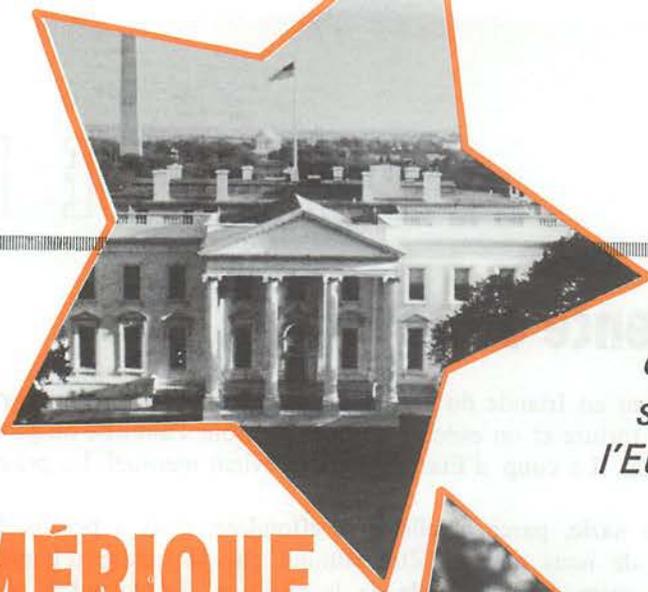
## LA VILLE EN PARLE

### « J'aime mon pays »

L'été abonde en fêtes nationales. Le 21 juillet, c'était au tour de la Belgique. A Caux, neuf jeunes, Flamands et Wallons, saisirent cette occasion pour monter sur l'estrade et pour dire, devant 500 personnes, ce qui leur tenait à cœur. A notre époque de sociétés multinationales, de voyages en charters, de brassages impensables il y a seulement vingt ans, quel bain de jouvence que d'entendre ces garçons, ces filles de seize ans, dire : « J'aime mon pays. » Et de concrétiser cet amour en s'excusant, entre Flamands et Wallons, de leurs rancunes, de leurs arrière-pensées. Quand l'un deux rappela la devise nationale — l'union fait la force — l'expression reprenait soudain, elle

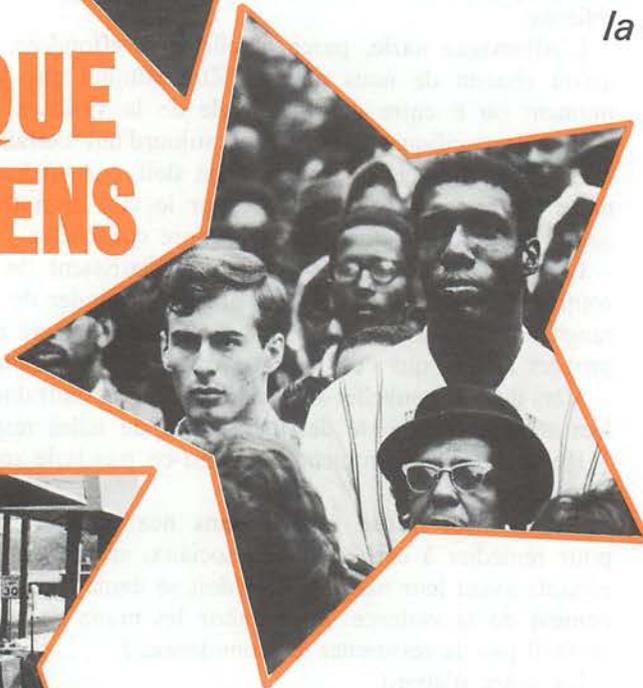
aussi, toute sa vigueur; allant plus loin, ils demandèrent pardon à leurs voisins hollandais pour leurs « mauvaises pensées » à leur égard. Pourtant le traité qui consacra la séparation de la Belgique du Royaume des Pays-Bas semble bien loin. Que croyez-vous ? Un jeune Flamand ne rappelait-il pas qu'en ce jour du 21 juillet 1831 fut mis fin à la domination hollandaise « à la grande joie de mes compatriotes et à ma propre joie ». Comme s'il y était ! Tout cela se disait dans une telle ferveur fraternelle que les Hollandais ne pouvaient le prendre en mauvaise part et que le dernier jeune Belge, pour terminer son discours, ne put trouver que ce mot : amen.

J.J.O.



*Quatre citoyens des Etats-Unis expriment ici leurs opinions sur des sujets d'actualité: les relations avec l'Europe, Watergate, la question raciale, la crise du pétrole*

## L'AMÉRIQUE DU BON SENS



**« Il faut nous habituer à moins de luxe »**

Bennie Wigen vit depuis 70 ans à Roscoe, un village de trente-deux habitants au milieu des pâturages du Montana. Cet Etat assez vaste pour contenir les deux Allemagnes n'est peuplé que par 700 000 personnes dont bon nombre, comme mon interlocuteur, vivent de l'élevage.

Bennie, qui arbore la tenue de rigueur, chapeau à larges bords, chemise à carreaux, jeans et bottes à talons, est fier de son métier de « rancher ». On raconte qu'il connaît si bien ses bêtes qu'il ne manque jamais de se réveiller lorsque l'une d'entre elles, en train de mettre bas, requiert ses soins au milieu de la nuit.

Pendant la seconde guerre mondiale il a servi en Afrique et en Sicile; ce fut son seul séjour à l'étranger. Célibataire endurci, il me reçoit dans sa petite maison en rondins, confortablement installé dans son fauteuil à bascule.

**Q : Pour vous, la crise de l'énergie est-elle sérieuse ?**

R : Oui, et une autre pourrait survenir, pire que la première. Nous retirons du sol des minéraux sans songer à les remplacer. Qu'arrivera-t-il lorsque nos ressources seront épuisées? Je ne crois pas qu'on découvre des produits de remplacement sur la lune. Il faudra nous habituer à moins de luxe. Le récent rationnement de l'essence a prouvé que nous en étions capables, mais nous ne nous y résoudrons que sous la pression des événements.

**Q : Où en est la question raciale aux Etats-Unis ?**

R : Nous avons des progrès à faire pour traiter tous les hommes sur un pied d'égalité. Au Montana, le sort des Indiens s'améliore, mais nous aurions dû nous en occuper il y a bien longtemps. Nous les avons chassés de



*De notre envoyée Catherine Guisan*

Six semaines passées à sillonner les Etats-Unis m'ont fait rencontrer l'Amérique du bon sens. Voici les réflexions de quatre Américains sur des questions vitales pour leur pays : Watergate, le problème racial, les relations avec l'Europe et la crise de l'énergie. Il ne s'agit pas tant d'interviews que de propos relatés, sans apprêts, tels qu'ils m'ont été tenus. Ils reflètent deux éléments que j'ai perçus dans toutes mes conversations : la conscience d'avoir commis des fautes et le désir de vivre dans un pays propre et utile au monde.

Nous pouvons hausser les épaules devant cet « idéalisme naïf » ou le prendre au mot. Comment encourager les Américains que nous croisons sur notre chemin à concrétiser dans chaque aspect de leur vie privée et nationale leurs plus nobles aspirations ? Tâche impossible, rétorqueront certains ; pourtant l'idéalisme américain est un facteur sur lequel nous devons miser. C'est peut-être notre chance de donner à la coopération indispensable de part et d'autre de l'Atlantique des bases solides et bénéfiques pour les autres continents.

leurs terres ; ce que nous faisons pour eux n'est qu'une restitution tardive. Nous leur avons imposé dans nos écoles une éducation à l'occidentale ; heureusement cette situation change aussi : ils peuvent opter aujourd'hui pour un enseignement traditionnel à l'indienne.

**Q : Comment voyez-vous les relations de votre pays avec l'Europe occidentale et la France en particulier ?**

R : Je suis mal renseigné sur le nouveau président français, mais j'espère qu'il vaudra mieux que son prédécesseur avec lequel il était plutôt difficile de s'entendre. Je comprends que les Européens redoutent notre puissance, mais à mon avis leurs peurs sont mal fondées. D'ailleurs s'ils couraient de nouveaux dangers, ils ne manqueraient pas de nous appeler à la rescousse. Pourtant, ils ne se soucient guère de nous quand nous sommes en difficulté. Nous avons sacrifié nos vies et nos richesses pour sauver l'Europe. Je souhaiterais qu'elle nous témoigne plus de reconnaissance et assume la responsabilité de sa défense d'une manière plus décidée.

**Q : Quels seront, à votre avis, les effets du scandale de Watergate sur votre pays ?**

R : Cette affaire ne me dit rien de bon. Notre réputation à l'étranger en souffre, le parti républicain également, sans parler de nos institutions. Car toute notre vie politique est basée sur le bipartisme. J'avais voté pour le président, mais maintenant j'ai mes doutes. Nixon aurait dû donner les bandes magnétiques tout de suite. S'il ne subit pas la procédure de l'« impeachment », je crois que les hommes de son propre parti essaieront de se débarrasser de lui. Watergate a monopolisé toutes les énergies au détriment des affaires courantes du pays.

**Q : Comment voyez-vous le rôle des Etats-Unis dans le monde ?**

R : Nous avons toujours eu un rôle de leader. Il nous convient parce que nous sommes un bon pays. L'aide internationale que nous dispensons grève notre budget, pourtant nous la poursuivons. Bien sûr, nous aimons dire aux autres ce qu'ils doivent faire, et parfois nous allons trop loin. Nous n'avons pas le droit de les forcer à agir comme nous l'entendons. Ainsi je ne crois pas que nous aurions dû nous engager au Viêt-Nam ; nous nous y sommes mal pris pour résoudre le problème. Mais il faut quel-



M. Bennie Wigan

qu'un au sommet et je crois que nous sommes le pays le plus démocratique du monde bien que je n'aie jamais vécu ailleurs.

### « Les futurs présidents seront observés de près »

Ruth Dickinson habite la petite ville de Marquette, au nord de l'Etat du Michigan. Forêts de sapins noirs, lac bleu sombre, c'est un paysage aux tonalités scandinaves qui m'accueille. Comme son mari, Ruth enseigne à mi-temps à l'Université de Northern Michigan et partage avec lui l'éducation de leurs quatre enfants, âgés de treize à quatre ans, et les soins du ménage.

Approchant de la quarantaine, vive et gaie, Ruth est une de celles qui ont pulvérisé mes préjugés sur la femme américaine « libérée ». Cuisine simple, mais soignée, pique-nique avec les enfants, jeux en famille font partie de son univers tout autant que ses cours, si ce n'est plus. Elle se considère elle-même comme une « libérale ».

**Q : Où en est la question raciale aux Etats-Unis ?**

R : Des progrès immenses ont été accomplis depuis 1954, date à laquelle la Cour suprême a décidé d'abolir la ségrégation dans les écoles. Aujourd'hui, je doute que nous ayons besoin de plus de lois, mais nos attitudes doivent continuer à changer. Je n'ai

pas vécu dans les communautés où la politique du « busing »\* créait des problèmes, mais je sais que l'expérience scolaire n'a pas toujours été concluante.

J'ai grandi dans le Sud et comme enfant je ressentais profondément les injustices raciales. L'arrivée de Martin Luther King sur la scène nationale m'a donc causé une grande joie et je suis reconnaissante d'avoir vécu cette période de remous raciaux. L'idéal serait de revenir à l'enseignement du Christ : Il nous montrerait la voie.

**Q : Pensez-vous que la crise de l'énergie a été réelle ou fut-elle provoquée artificiellement par les grandes compagnies ?**

R : La crise a été réelle et elle nous a tous touchés. Le prix de l'essence a doublé ; cet hiver nous avons baissé le thermostat et utilisé notre voiture aussi peu que possible. Mais l'aspect le plus inquiétant de cette crise est qu'elle freine la lutte contre la pollution en réduisant les investissements visant à la protection de l'environnement.

**Q : Quelles sont les conséquences de Watergate sur le pays ?**

R : Comme tous mes amis, j'ai été d'abord bouleversée par l'affaire Watergate. Mais maintenant, je pense que ce scandale aura des effets positifs ; certains Américains se disent : Si Nixon ne paie pas ses impôts, pourquoi le ferais-je ? Mais à mon avis, beaucoup d'autres adopteront l'attitude contraire. Nous nous préoccupons davantage de la bonne moralité des candidats, et nous sommes devenus moins naïfs. On ne pourra plus nous jouer si facilement la comédie de l'honnêteté. Les futurs présidents seront observés de près et s'efforceront d'agir différemment de Nixon, ce qui constitue une promesse pour l'avenir.

**Q : Les Etats-Unis ont-ils une vocation particulière ?**

R : J'aimerais que mon pays soit réellement chrétien. Nous devrions prendre position contre toute atteinte à la personne humaine, montrer l'exemple par notre respect des libertés individuelles. Mais n'imposons pas notre mode de démocratie aux autres, et cessons de juger l'importance de nos relations avec l'étranger selon l'intérêt économique que nous y trouvons. Partager nos connaissances technologiques, nos richesses, est

\* Système de ramassage scolaire très complexe organisé par le gouvernement pour pouvoir respecter le principe de déségrégation des écoles.

un devoir pour nous. Ne nous étonnons pas si nous ne sommes pas payés de reconnaissance : ceux à qui nous donnons se méfient de nos mobiles et craignent d'être humiliés. Cela ne devrait pas nous décourager. Même si certains voient notre aide d'un mauvais œil, cela ne l'empêche pas d'être utile, et nous devons nous montrer encore plus généreux. Nous ne ressentons d'ailleurs pas assez le prix de cette générosité sur le plan personnel, l'argent sortant des caisses gouvernementales. Pourtant nous avons besoin de pratiquer le renoncement personnel pour promouvoir le désintéressement et la discipline nécessaires à l'équilibre de notre vie nationale.

**Q : Attachez-vous de l'importance aux relations des Etats-Unis avec l'Europe occidentale et la France en particulier ?**

R : Nous devons conserver des liens étroits avec l'Europe puisque un monde uni est la condition *sine qua non* d'une paix durable. Je ne suis pas très au courant des différends qui ont opposé récemment la France aux Etats-Unis. Comme beaucoup de mes compatriotes, j'ai de la peine à penser assez à nos relations internationales, surtout depuis Watergate. Je suis encline à me dire : balayons devant notre porte avant de nous occuper de celle des autres. Comment agir valablement à l'étranger si nous n'avons pas ici un gouvernement en qui l'on peut avoir confiance ?

J'ai toujours été consciente de la fierté gaullienne et de la méfiance que le Général et ses collaborateurs nous témoignaient. Cela me troublait sans que j'y visse clair. Sans doute les Etats-Unis, vu leur taille, ont-ils tendance à peser sur des pays qui tiennent bien naturellement à leur indépendance. Kissinger a obtenu des résultats parce qu'il ne prétendait pas tout savoir et essayait de comprendre le point de vue de ses interlocuteurs.

**« Notre pays devrait s'engager par souci de l'être humain »**

Harry Martin, un noir à la stature imposante et au geste large, a été formé comme travailleur social à Cincinnati, où son père était instituteur. Il se dirige ensuite vers le Département fédéral de la justice où il est chargé de l'application des directives gouvernementales pour les relations raciales. Aujourd'hui, il préside aux destinées du « Health and Welfare Council », une association qui distribue plusieurs millions de dollars chaque

M. Harry Martin



année par l'intermédiaire de 120 organisations charitables dans la région de Washington.

**Q : La situation des noirs s'est-elle améliorée aux Etats-Unis ? Que reste-t-il à faire ?**

R : Il est difficile de répondre à cette question. Une vaste majorité de la population noire connaît un sort meilleur matériellement et même socialement qu'il y a vingt ans. En revanche, les différences économiques entre noirs et blancs se sont accentuées. Les préjugés, bien que sous-jacents, sont réels. Ainsi les blancs n'aiment pas habiter les mêmes quartiers que nous.

Depuis peu, les noirs essaient d'acquérir le pouvoir politique, particulièrement dans le Sud. En Alabama, treize députés noirs ont été élus cette année. Nous commençons à saisir l'importance de l'information et du pouvoir politique. Mais il est toujours possible à la majorité de dresser les minorités l'une contre l'autre. En voici un exemple : une loi fédérale prévoit que toutes les commissions créées dans le district de Columbia (où se trouve Washington) doivent comporter 51 % de sièges réservés aux minorités. Les noirs sont environ 80 % dans le district, mais les blancs soutiennent la candidature des Portoricains, d'où notre aigreur à leur égard. Le problème est sans fin : il y aura toujours des minorités et la majorité ne sacrifie pas ses avantages volontairement. Nous estimons que les blancs ne changeront que s'ils y voient leur propre intérêt.

Autrefois, nous nous figurions qu'en imitant les blancs d'assez près, nous éliminerions le problème ; aujourd'hui nous adoptons la position contraire : l'affirmation de notre propre identité, l'édification de nos industries et d'un réseau commercial qui nous permettent d'affronter les blancs sur leur propre terrain. Cette position n'est pas plus réaliste. Car nous ne représentons que 20 % de la population totale des Etats-Unis. Certains pensent que nous devrions créer un Etat séparé. En fait, nous n'avons pas trouvé la voie ; personne n'a exprimé clairement

jusqu'à ce jour comment nous devrions vivre ensemble dans ce pays.

**Q : Que pensez-vous des relations américano-européennes ?**

R : Je n'y pense pas, car ces questions n'affectent guère la position des noirs dans ce pays, ni leurs intérêts. Pourquoi donc devrions-nous nous préoccuper de ce genre de controverses ? Ceux qui s'y engagent sont assez forts pour s'en tirer.

**Q : Comment expliquez-vous la récente crise de l'énergie ?**

R : Elle a été provoquée artificiellement par les compagnies pétrolières qui voulaient gonfler leurs prix. Le gouvernement, soumis à la pression constante des lobbies de l'industrie, cède et comme d'habitude ce sont les petits qui paient la note.

**Q : Quels seront les effets de l'affaire Watergate sur le pays ?**

R : Entièrement positifs. Les événements de ces derniers mois ont prouvé à l'opinion publique que la liberté de parole et d'information existe dans notre pays. Le simple fait que le pouvoir judiciaire ait pu résister à la volonté présidentielle est encourageant. J'espère que Nixon subira l'« impeachment », bien que je me demande si le Congrès, dans son état de faiblesse actuelle, osera aller si loin.

**Q : Quel est le rôle particulier des Etats-Unis dans le monde ?**

R : D'une façon générale, j'aimerais que mon pays soit plus engagé, mais j'ai de la peine à vous citer un domaine particulier. Nous fournissons notre assistance, mais sans engagement réel de notre part. Nous agissons soit dans un esprit paternaliste, ce qui est humiliant pour les autres, soit pour défendre nos intérêts. Nous nous préoccupons moins des Vietnamiens que de la présence soviétique en Asie du Sud-Est. Nous devrions nous engager par souci de l'être humain. Nous l'avons fait sur le plan individuel, mais jamais officiellement. Un changement dans ce sens influencerait la façon dont nos lois

sont votées, l'utilisation de nos ressources et notre politique étrangère. Nous regagnerions notre tranquillité d'esprit en perdant nos raisons de craindre.

## « Avec l'Europe, des relations de cousinage »

Robert Webb, natif du Mississippi, dirige à Washington le bureau du **Cincinnati Enquirer**, un des plus anciens quotidiens américains. C'est le cinquième journal auquel il collabore. Son métier l'a amené à parcourir les Etats-Unis, l'Europe, et récemment Israël. Il m'a reçue en famille, entouré de sa femme et de ses deux enfants, dans sa maison d'Alexandria, une ville toute en jardins, voisine de la capitale.

### Q : Comment ressentez-vous la crise de l'énergie ?

R : La crise que nous avons vécue est réelle et elle n'est pas terminée. Les gens bien informés parlaient depuis plusieurs années déjà d'une telle éventualité et l'embargo arabe n'a fait que précipiter le mouvement. Nous sommes tous coupables d'un manque de prévision. Mais la façon dont les Américains ont réagi cet hiver a été encourageante. On sentait une solidarité entre des gens qui devaient tous se rationner. Un peu comme pendant la guerre, nous avons été collectivement altruistes.

### Q : Pensez-vous que les relations raciales se soient améliorées ?

R : Oui, particulièrement dans le sud, où il y avait le plus de chemin à parcourir, les changements sautent aux yeux. On y trouve aujourd'hui des élus noirs et même des blancs qui votent pour eux. Au Mississippi, où 40 % de la population est noire, 4 % des postes ont échu aux noirs, un chiffre record pour les Etats-Unis. Devant la loi, toutes les races sont égales, mais la discrimination se pratique sous des formes plus subtiles. Ainsi, certains blancs refusent de voisiner avec des noirs et l'inverse se produit également. Si nous pouvions nous regarder en faisant abstraction de la couleur de notre peau, un gigantesque pas en avant serait franchi.

Au Congrès, les députés noirs forment un groupe à part, et peut-être est-ce nécessaire pour le moment. Mais j'aimerais voir venir le jour où les gens se groupent pour des raisons qui n'ont rien à voir avec leur couleur, mais tout avec leurs principes. Pour-

quoi un noir ne représenterait-il pas une communauté blanche s'il s'avérait le candidat le plus valable ?

### Q : La démocratie est-elle toujours vivante aux Etats-Unis ?

R : Certainement, même si son état de santé peut varier d'une région à l'autre. Il y a eu un vaste courant de réformes dans les villes et les Etats ; les élections sont beaucoup plus honnêtes qu'il y a quelques années. En général, les électeurs ont confiance dans la machine électorale, ce qui n'est pas un mince atout. Par contre, l'intérêt personnel joue encore un rôle trop important à tous les niveaux de la vie politique. Nous avons de la peine à mettre sur le même



M. Robert Webb

passent tant de temps à en discuter qu'ils oublient d'administrer le pays. Watergate a miné la confiance du public, renforcé les jeunes dans leurs mépris pour les dirigeants politiques. Et peut-être aura-t-il aussi des répercussions sur le plan international en nous poussant à une introspection exagérée. Par contre, on peut espérer que Nixon, critiqué à l'intérieur, cherchera avec d'autant plus d'acharnement à obtenir des résultats positifs à l'extérieur. De cette crise pourrait émerger un peuple à la conscience plus affinée. Les gens parlent de moralité comme ils ne l'ont jamais fait. Il reste à voir s'ils modifieront leur comportement quotidien. Les événements récents nous mettent au défi d'en finir avec l'amoralité qui caractérise la vie américaine. Les milieux de la presse sont très critiques à l'égard des hommes politiques malhonnêtes ; mais si nous adoptions nous-mêmes des critères de moralité rigoureux, nous comprendrions mieux ces hommes et nous serions à même de les aider.

### Q : Quels sont les effets de Watergate sur le pays ?

R : Il est trop tôt pour juger des conséquences à long terme. Mais ce scandale a eu de nombreux effets négatifs. Il a ralenti toute la machine gouvernementale. Les gens

passent tant de temps à en discuter qu'ils oublient d'administrer le pays. Watergate a miné la confiance du public, renforcé les jeunes dans leurs mépris pour les dirigeants politiques. Et peut-être aura-t-il aussi des répercussions sur le plan international en nous poussant à une introspection exagérée. Par contre, on peut espérer que Nixon, critiqué à l'intérieur, cherchera avec d'autant plus d'acharnement à obtenir des résultats positifs à l'extérieur. De cette crise pourrait émerger un peuple à la conscience plus affinée. Les gens parlent de moralité comme ils ne l'ont jamais fait. Il reste à voir s'ils modifieront leur comportement quotidien. Les événements récents nous mettent au défi d'en finir avec l'amoralité qui caractérise la vie américaine. Les milieux de la presse sont très critiques à l'égard des hommes politiques malhonnêtes ; mais si nous adoptions nous-mêmes des critères de moralité rigoureux, nous comprendrions mieux ces hommes et nous serions à même de les aider.

### Q : Que pensez-vous des relations des Etats-Unis avec l'Europe et la France en particulier ?

R : Mon propre sentiment est que nos pays ont des relations de cousinage ; parfois cela va bien, d'autres fois moins, mais on continue à faire partie de la même famille. Nos liens sont solides. Nous avons fait deux guerres au côté des Français et il n'y a pas d'inimitié profonde entre nous. Les Etats-Unis doivent leur existence aux Européens, mais nos deux continents ont besoin de découvrir une tâche commune pour collaborer. Ce que nous attendons des Européens ? Qu'ils s'abstiennent de nous juger en dépit de notre situation interne délicate, qu'ils fassent un effort de compréhension et nous aident quand ils le peuvent.

### Q : Quel rôle l'Amérique devrait-elle jouer dans le monde ?

R : Nous devrions présenter au monde l'exemple d'une démocratie qui fonctionne de manière convaincante. Prenons l'Afrique du Sud. Avons-nous réussi à éliminer chez nous les préjugés raciaux qui empoisonnent cette nation ? Le monde devient chaque jour plus petit. Si nous pouvions le considérer comme une vaste famille, nous serions stimulés dans notre pensée et notre action. Il nous faut une vision qui nous mette en mouvement et les conséquences pratiques ne se feront pas attendre ni à l'intérieur ni à l'extérieur.

# CHANGER LES AUTRES : UNE GAGEURE ?

par Jean-Jacques Odier

Le mot « changement » est à la mode. Il figure en bonne place dans le jargon de tout homme politique soucieux de sa popularité. Qui oserait s'y opposer, sinon les « réactionnaires », les « forces de régression » ?

Il y a cinquante ans, Frank Buchman avait déjà fait de ce terme, ou mieux, de la réalité qu'il recouvre, son cheval de bataille. Mais pour lui la séquence du changement était impérative : changer soi-même, changer les autres, changer la société.

Le second de ces termes mérite qu'on s'y arrête. C'est celui qui échappe le plus souvent à notre entendement. Les hommes qui se piquent de vertu stoppent parfois au premier stade. Les chambardeurs de notre époque veulent, eux, sauter à pieds joints jusqu'au troisième.

Changer soi-même, certes, est l'ABC de toute morale. Mais l'apport spécifique de Buchman a été de faire entrer dans l'esprit de ses contemporains que si nous voulons aider notre prochain, une des formes d'aide les plus réelles et les plus durables consiste à les mettre sur la voie du changement.

Aider les gens, voilà en effet un vocable qui nous fait penser immédiatement à un geste humanitaire, à un secours moral ou matériel, à un coup de main apporté à quelqu'un dans une passe difficile. Pour Buchman, *aider notre prochain, c'est l'aider à devenir l'homme qu'il est appelé à être.*

## Modifier notre champ de vision

Il s'agit donc d'une dimension nouvelle qui va infiniment plus loin que de convaincre autrui de la justesse de nos idées. Tant de gens, à l'heure actuelle, estiment avoir amélioré le monde lorsqu'ils ont per-

suadé quelqu'un d'autre de penser comme eux. Changer autrui, c'est l'amener à se remettre en question lui-même, à découvrir par lui-même les failles de sa façon de vivre et de penser, puis à prendre les décisions qui s'imposent. Le résultat ne correspondra peut-être pas du tout à ce que nous attendions. Et ce sera tant mieux !

Qu'est-ce que ce changement implique ? Tout d'abord que « l'autre » soit placé dans mon champ de vision et que je me chasse moi-même du centre de mes préoccupations ; ce que devient l'autre est plus important que ce que je deviens moi-même. Deuxièmement : mon propre changement n'est pas destiné essentiellement à faire de moi un être meilleur, mais à devenir un levier pour la transformation de l'autre et du monde.

Dois-je alors être un saint, un homme irréprochable pour me rendre utile ? La réponse de Frank Buchman à cette question était éminemment pratique : au risque parfois de se tromper ou de faire scandale, il encourageait tous ceux qui avaient fait un pas sincère vers le changement à en faire part au bon moment et à la bonne personne. Parfois le plus grand pécheur, lorsqu'il peut porter témoignage de son revirement, peut aider le plus « parfait » de ses contemporains.

## Légitime défense

On a parfois reproché à Buchman cette expression : changer les autres, comme s'il avait cru au pouvoir qu'aurait un homme de modifier les gènes psychologiques et moraux d'un individu ; on a parlé, parfois, de viol des consciences.

Pourtant, est-il besoin de rappeler que de façon continue, et agressive, notre civilisation matérialiste

et hypersexuée s'acharne sur nos consciences et émousse peu à peu notre notion du bien et du mal ? Il n'est donc que de légitime défense d'agir en sens contraire et de tenter d'imperméabiliser les consciences contre les débordements du siècle.

D'autre part Frank Buchman n'a jamais prétendu décerner à quiconque le pouvoir de transformer son prochain. Cela appartient à Dieu seul. Nous ne pouvons agir que comme témoins ou comme révélateurs, au sens photographique du mot.

Mais si notre rôle est secondaire, cela ne nous met pas en position passive. Certains chrétiens estiment que Dieu agit quel que soit notre comportement, et nul ne les contredira. Mais le génie de Buchman a consisté à aider les hommes à comprendre que leur témoignage, privé ou public, si ténu soit-il, est un puissant vecteur dont ils ne peuvent eux-mêmes évaluer la portée.

### Quelques questions

Comment puis-je donc me mettre dans les conditions optima où ma vie peut être utilisée pour provoquer ce changement chez l'autre ? Il s'agit là de toute une dimension nouvelle de vie, d'un « engagement » qui ne se vérifie que par une longue expérience. Il serait donc parfaitement dérisoire de vouloir en faire un résumé en quelques phrases. Mais voici plusieurs questions qui peuvent nous orienter dans notre contact quotidien avec autrui :

— Est-ce que je m'intéresse plus à l'avenir de mon interlocuteur qu'à l'exposé de mes propres points de vue ? Si oui, cela implique que je l'écoute jusqu'au bout, que je sois attentif à ce qui l'intéresse, à ce qu'il a à cœur. Cela veut dire parfois retenir mes chevaux, m'imposer le silence pendant des heures avant de pouvoir placer un mot. Bon exercice pour mon amour-propre.

— Ai-je essayé de comprendre la nature des problèmes, des difficultés dont souffre mon interlocuteur ? Frank Buchman pensait qu'on pouvait lire un homme comme un livre, et qu'il fallait arriver à ce que le premier coup d'œil vous fasse entrevoir les secrets de l'autre. Les pièges dans lesquels sont tombées récemment certaines grandes personnalités politiques montrent à l'évidence que cet art est bien nécessaire dans les dédales de notre monde actuel, et surtout parmi les cercles dirigeants.

### Le baromètre de l'amour

— Ai-je essayé d'imaginer ce que mon interlocuteur pourrait devenir ? Je ne peux pas l'aider si je n'ai pas pour lui une « divine ambition » plus grande

que celle qu'il peut avoir lui-même. Dans notre écoute intérieure, il peut nous être donné une « vision » de ce que l'autre peut être.

Ne serait-ce pas le baromètre de l'amour que de voir dans chaque être ce qu'il peut devenir au lieu de ne voir que ce qu'il est, avec tous ses ratés ?

— Ce qui revient à poser la question : est-ce que j'aime vraiment l'autre ? On ne peut aider ceux que l'on met sur un piédestal ou que l'on méprise. Françoise Giroud dit très justement dans son livre *Si je mens* que « nous passons notre temps à mettre l'absolu dans un être humain, et à déclarer ensuite qu'il est décevant ».

A l'inverse, si nous nous sentons supérieur à notre voisin, que pouvons-nous faire pour lui ? Combien d'entre nous n'avons pas succombé, à un moment ou à un autre, à la tentation de nous considérer légèrement meilleur que celui que nous voudrions aider et ainsi de croire que, par vertu de gravitation, le trop-plein en nous irait alimenter naturellement les creux chez les autres ? Les gens ne sont pas un champ d'action pour nous, mais des virtualités pour Dieu et pour le monde à rebâtir.

— Suis-je prêt à sacrifier ma routine et mon confort personnels pour aider mon voisin ? Il faut parfois, au bon moment, voir quelqu'un jour après jour pour qu'il progresse. N'oublions pas qu'un être qui commence à changer est plus particulièrement exposé aux manœuvres du diable ! Combien de fois ai-je regretté d'avoir laissé quelqu'un à mi-chemin simplement par paresse ou par refus de m'attaquer à ce qui devient plus difficile ?

### Clef du cœur

— Suis-je prêt à faire part à mon ami des faiblesses de ma propre vie qui correspondent à celles dont il souffre ? C'est souvent la clef qui ouvrira son cœur. Cela veut-il dire que je ne peux aider quelqu'un si je n'ai pas auparavant sombré aussi bas que lui dans tel ou tel domaine ? J'ai à nouveau constaté récemment que l'admission de nos propres défaillances, si minimes soient-elles, peut encourager autrui à s'ouvrir sur des fautes bien plus graves.

— Suis-je prêt à redonner ma vie à Dieu ou à prendre de nouvelles décisions personnelles qui aideront mon ami à décider lui aussi de s'engager sur une voie nouvelle ? Nous ne pouvons entraîner quelqu'un plus loin que nous ne sommes prêts à aller nous-mêmes.

Le chapitre est loin d'être clos. Chacun fera par lui-même les découvertes qui le mettront en mesure de contribuer davantage au changement du voisin, jusqu'à ce que celui-ci devienne, à son tour, un facteur de changement.

Jean-Jacques Odier.

## L'Etat à visage humain

Les avatars multiples et contrastés — et plusieurs fois tragiques — qu'a connus l'Allemagne politique depuis un siècle ont amené les historiens de ce pays, plus que d'autres, à sonder les sciences politiques non seulement dans l'épaisseur figée du passé, mais encore dans leur projection vers l'inconnu obscur des temps à venir.

Dans un ouvrage de la meilleure veine, \* l'historien Gert Buchheit dévoile — avec la bonne dose d'érudition et une saine intention didactique — l'anatomie de l'Etat, squelette, membres, nerfs et artères, l'appareil nu dont les potentats se sont rendus maîtres à travers l'histoire et le monde, d'autant plus aisément qu'ils étaient plus dénués de principes et de scrupules. L'historien ne se contente pas de démonter un mécanisme organique, il fait apparaître la vie qui y circule et analyse la substance et la qualité de cette vie dont l'organisme est irrigué.

Maîtriser cette vie, en faire bénéficier tout l'organisme dans un équilibre et une harmonie en constante progression, savoir aussi dénouer les tensions qui ne cessent de s'y manifester, voilà en quoi réside la *Staatskunst*, l'art de diriger l'Etat.

Peu d'hommes politiques possèdent cet art. Seuls parmi tous ceux qui exercent une activité, le père et le politique — l'éducateur de l'homme et l'administrateur de la cité — osent entrer dans leurs sévères carrières sans nulle préparation, simplement poussés par l'instinct ou l'ambition. Il n'y a pas de scolarité obligatoire, pas de diplômes en sciences de la paternité ou en sciences de la cité. Cependant si l'amour de l'un supplée, dans une bonne mesure, son ignorance, l'ambition de l'autre ne compense pas la vertu socratique de l'Etat, qui est connaissance, qui, par conséquent, peut s'acquérir, mais ne peut s'acquérir que par l'étude précédant, ou du moins accompagnant l'expérience. Nul ne songerait à contester au suffrage universel le droit d'élire qui bon lui semble. Mais une fois le choix opéré, la collectivité devrait s'arroger le droit d'exiger de l'élu qu'il s'initie sérieusement à ses tâches. Et plus l'élu pénètre profondément dans la complexité de l'Etat,

c'est-à-dire plus la fonction dont il est revêtu est proche du sommet, plus sa préparation devrait être exigeante. Ce n'est pas seulement une école nationale d'administration dont l'Etat a besoin, c'est d'écoles des sciences de l'Etat, diverses et accordées entre elles. Les élèves en seraient autant ceux qui exercent déjà des responsabilités politiques dans la cité que ceux qui y aspirent. Préparation au service de l'Etat et recyclage dans ce service sont aussi indispensables que dans l'exercice d'une profession de haute technologie.

L'Etat ne commande-t-il pas la vie, voire la survie de la collectivité et de l'individu ? Sachant que la vie sociale est impossible et impensable hors du cadre d'une communauté politiquement organisée, hors de l'Etat, l'être humain, en qui Aristote voyait déjà un « zoon politicon », devrait témoigner à l'Etat le même soin attentif et la passion qu'il nourrit à l'égard des biens majeurs de l'existence : famille, santé, métier ou foi.

### Un appareil anonyme

Pour aimer un bien, il faut pouvoir se reconnaître en lui. Or qu'est devenu l'Etat moderne ? Un appareil anonyme, domestiqué par une bureaucratie impersonnelle. Un monstre qui automatise la vie et stérilise l'esprit. Une abstraction qui s'appuie sur un absolu : la souveraineté, au nom de quoi l'appareil s'arroge le droit de dominer et de commettre vilenies et turpitudes. Et si à tout cela s'ajoute un autre absolu odieux et néfaste : la raison d'Etat, alors vient le temps du bon plaisir, de l'arbitraire que justifient de prétendues nécessités créées par de fallacieuses circonstances et conjonctures.

Dans sa version moderne l'Etat, loin d'être le protecteur de la personne et l'ordonnateur du bien commun, se transforme de plus en plus en une gigantesque et lointaine mécanique au détriment de sa fonction tutélaire. Cet Etat est pire que le Léviathan que Hobbes voyait dans le pouvoir livré à un individu souverain. Du moins ce dernier avait-il un cœur capable de frémir, tandis que le Léviathan moderne n'est plus qu'un automate qui légifère par catégories et matricules.

Un tel Etat est-il une fatalité à jamais ? N'est-ce plus que chimère et dérision que de partir en quête d'une âme pour l'Etat des temps futurs qui nous révélera les « merveilleuses forces secrètes et inconnues » que pressentait déjà confusément l'Ulysse de Shakespeare ?

Une chose est certaine : bien qu'il connaisse encore de beaux jours, en cette fin du 20<sup>e</sup> siècle, l'Etat centralisateur et gigantesque appartient au passé. C'est vers la dimension modulée de la cité autonome à visage humain que doit tendre l'organisation étatique du troisième millénaire.

Ce qui n'empêche pas Paris, Tokyo, Brasilia ou Bruxelles de fonctionner comme cerveau économique, monétaire et diplomatique. Mais le cœur sera ailleurs. Il sera innombrable. Il battra dans les cités où la personne humaine pourra projeter son rêve de beauté, son désir de communauté, et éteindre sa soif d'action et de création.

Le gigantisme étatique et la démesure économique nous ont menés dans de tragiques impasses. Demain mille soleils peuvent éclater par-dessus la planète et y éteindre toute vie. Et la nature, qui déjà « n'en peut plus », peut s'abîmer dans un immense cloaque pestilentiel. L'alternative est désormais claire : ou poursuivre la poussée prométhéenne insensée dans l'économie de l'Etat, et nous aboutirons à l'ère de l'angoisse, de la haine et du désespoir entrevue par Samjatin, Huxley et Orwell, ou bien l'homme redeviendra humble et ajustera l'économie à ses besoins et non plus à ses convoitises, et il modulera l'Etat sur les cellules différenciées des cités à visage humain dans lesquelles chacun se reconnaîtra. Dans la projection de cet Etat à mille visages familiers, il faudra introduire délibérément une part des utopies platoniciennes et moréennes.

Helvétiser les Etats-Léviathan de notre époque apocalyptique, multiplier « Utopia », l'îlot du bonheur paisible et vertueux, c'est, certes, un rêve fou en 1974. Mais au temps de la foudre nucléaire, la réalité ne pourra bientôt se distancer du rêve.

Voici venu le temps où une « Staatskunst » nouvelle et créatrice se substituera, dans une féconde contrainte, au vieux « Kriegsspiel » de l'homme tenté par ses démons.

Pendant il en est de l'édification de l'Etat comme de toute autre entreprise humaine. « Si Dieu ne construit la maison, c'est en vain qu'ils travaillent, ceux qui la construisent... »

R.-F. L.

\* Gert Buchheit : *Staatskunst* (222 pp.), Fundus Verlag, Darmstadt.

# DANS LA MÊLÉE

## « Tu donneras ce que tu n'as pas »

Henrik Schaefer aurait pu faire ce qu'on appelle une « belle carrière » dans l'industrie. Il s'y préparait quand la crise économique de 1929 éclata.

Il eut de la chance. Bally, la grande entreprise suisse de la chaussure, l'engagea pour ses affaires en France. Après un stage à Lyon, il s'établit à Paris. Pour lui, c'était la belle vie ! L'argent ne manquait pas, les occasions de le dépenser agréablement non plus.

Un jour que Schaefer revenait en train de Lausanne à Paris, un autre Suisse vint s'asseoir en face de lui au wagon-restaurant. Ce haut-fonctionnaire de l'administration fédérale devait avoir une certaine qualité humaine qui lui permit de se rendre compte assez vite à qui il avait à faire.

« Jeune homme, lui dit-il après avoir fait bonne connaissance, vous vous comportez comme si le monde entier vous appartenait, mais au fond vous êtes très malheureux ! Croyez-vous en Dieu ? » « Oh, répondit Schaefer quelque peu insolemment, j'ai une tante qui y croit, et cela semble lui faire du bien ! » « Avez-vous jamais entendu parler de critères moraux, tels que l'honnêteté, la pureté, le désintéressement et l'amour ? » poursuivit son interlocuteur. Cette fois-ci, les choses allaient vraiment un peu loin. « J'ai reçu une bonne éducation, rétorqua Schaefer, et d'ailleurs cela ne vous regarde pas. »

### Obéir sans tout comprendre

« Toujours est-il que cet homme avait eu les mots justes et le courage de les dire, rappelle Schaefer. Il y avait toujours eu en moi la recherche d'une foi réelle. Mais la vie avait passé comme une vague, emportant presque tout sur son passage et, depuis, le cynisme s'était mis à prévaloir. Cette conversation étonnante dans le train déclencha un cheminement intérieur et Dieu devint une réalité dans ma vie. »

A Paris, Schaefer avait sous les yeux le spectacle de la France des années troublées d'avant-guerre, marquées par une intense



« La Suisse doit s'oublier... » M. Henrik Schaefer rendant visite à un agriculteur du Maharashtra, en Inde.

lutte de classes. Issu d'un milieu aisé, il avait laissé s'ancrer en lui un certain fatalisme : « Je suis né bourgeois, se disait-il souvent ; après tout je n'y peux rien. » C'était certes une manière de dégager sa responsabilité, mais elle ne le satisfaisait pas.

Au fur et à mesure qu'il prenait conscience des réalités humaines et sociales, que sa vision des choses s'élargissait, que sa vie spirituelle s'approfondissait, il mesurait le chemin que des hommes comme lui avaient à parcourir pour sortir de l'ornière des idées toutes faites et préciser l'image d'un monde fondé sur des relations humaines différentes. Bientôt, une pensée commença à s'imposer à lui : « Quitte l'industrie. Une autre tâche t'attend ». La décision, pleine d'inconnues, n'était pas facile à prendre.

Il y a des moments où il faut savoir obéir sans tout comprendre. C'est au printemps 1940 que Schaefer écrivit sa lettre de démission. Quelques semaines plus tard, il assistait, bouleversé, à l'effondrement de la France avant de rentrer en Suisse où de longues périodes de mobilisation dans l'armée occupèrent le plus clair de son temps.

Mais il était disponible et, sitôt la guerre terminée, il fut l'un des Suisses qui se lancèrent dans l'entreprise audacieuse qui allait faire de Caux le vaste centre de conférences du Réarmement moral.

Etonnante trajectoire dans la vie d'un homme. Sans renier ses origines, ni son milieu, il allait désormais tracer un sillon bien différent de celui que l'on creuse dans les salles d'un conseil d'administration. Et sans renier son pays, bien au contraire, il allait tout mettre en œuvre pour que celui-ci puisse, à travers Caux, être mieux à même de servir la communauté des hommes.

« La Suisse doit s'oublier afin de pouvoir servir le monde » : ces propos de Frank

Buchman, le fondateur du Réarmement moral, retentissent encore à l'oreille d'Henrik Schaefer. « Cela ne veut pas dire que nous devons passer tout notre temps à l'étranger, dit-il, mais c'est une question d'attitude. Ce dont il s'agit, c'est de savoir où va notre passion. »

### La vocation de la Suisse

Si, à Caux ou au cours de ses séjours à l'étranger, il a pleinement faite sienne cette vocation de la Suisse, il y a acquis aussi une conscience aiguë — et parfois une certaine impatience — devant l'attitude si helvétique qui tend à réduire la tâche du christianisme au maintien du « statu quo ». « Le christianisme, s'il est vécu, crée du neuf, dit-il. Il est une force de transformation de la société aussi bien que des hommes ». Ce langage, il le tient tant aux représentants les plus authentiques de « l'establishment » helvétique qu'à ceux des milieux contestataires.

Depuis 1968, Henrik Schaefer a été appelé par ses collègues à assumer la présidence du conseil de la Fondation suisse pour le Réarmement moral. C'est une tâche difficile, où les soucis d'ordre spirituel autant que financier sont étroitement mêlés. Plus que tout autre, il connaît les réalités de foi, de prières, de sacrifices, qui ont permis, depuis maintenant 28 ans, au centre de Caux d'ouvrir ses portes au monde. « Quand j'y suis venu pour la première fois, dit-il simplement, et que je me suis demandé dans le silence devant Dieu ce que j'aurais à y donner, la réponse qui m'est venue a été celle-ci : « Tu donneras ce que tu n'as pas : du temps, de l'argent, de l'amour. »

Daniel Mottu.

# Autour du monde avec le Réarmement moral

## Caux en bref

Un groupe d'Irlandais du Nord a participé aux premières journées de Caux. Durant leur séjour en Suisse, ils n'ont pas manqué de se rendre à Saint-Gall, la ville fondée il y a plus de douze siècles par le célèbre moine irlandais. Ils ont remis au maire de Saint-Gall un message de celui de Bangor, ville natale de Gallus. Un autre groupe se rendait dans le Jura, où il fut naturellement question dans les conversations du problème des minorités. Enfin, à Berne et à Genève, les Irlandais rencontrèrent des dirigeants des syndicats. A plusieurs reprises, ils ont projeté un film documentaire qui relate les initiatives prises par certains d'entre eux pour transformer l'état d'esprit entre leurs communautés. Ils l'ont tourné, disent-ils, pour transmettre à d'autres les leçons qu'ils ont apprises dans des circonstances dramatiques.



Deux ouvriers de Belfast, membres de la délégation irlandaise à Caux.

Trois personnalités sud-africaines noires sont arrivées à Caux. Parmi elles, M. C.K. Mageza et sa femme, ministre de l'Intérieur du « homeland » du Gazankulu, qui compte 800 000 habitants. Ceux-ci appartiennent au peuple tsonga, qui habite en nombre encore plus élevé au Mozambique et en Rhodésie. Le ministre s'est déclaré particulièrement heureux d'être en Suisse, car les missions suisses d'Afrique du Sud ont joué, a-t-il souligné, un rôle de pionnier dans l'évangélisation de sa tribu. Lui-même, comme beau-

75 participants au Congrès d'évangélisation qui s'est tenu en juillet à Lausanne ont rendu visite au centre de Caux. Notre cliché: M. Class, évêque du Wurtemberg et président du Conseil de l'Eglise évangélique d'Allemagne fédérale, s'entretient avec le professeur Théophile Spoerri.



coup d'autres dirigeants de son peuple, a été durant plusieurs années élève de l'école « Lemanus » située en territoire Gazankulu, non loin d'un bourg appelé « Valdesia » et d'une montagne, le Mont Berthoud, qui rappelle l'un des premiers missionnaires venus du canton de Vaud. Nous reviendrons dans un prochain numéro sur les déclarations du ministre et d'autres de ses collègues attendus ces prochains jours.

Les cours de formation et les ateliers de création destinés à la jeune génération ont connu un vif succès. 200 jeunes y ont participé, parmi lesquels des étudiants de l'Université « Pro Deo » de Rome. On leur avait promis « des entretiens avec des hommes engagés dans la vie politique ». C'est ainsi qu'ils purent, par exemple, passer un après-midi avec le chef d'une délégation au Conseil économique et social des Nations Unies à Genève qui leur brossa un tableau des tâches qui attendent leur génération. Pendant ce temps, leurs camarades des ateliers pouvaient s'entretenir avec un metteur en scène, des acteurs, et apprendre, sous leur direction, à produire eux-mêmes sketches, chansons et numéros de mime.

Plusieurs représentations très applaudies ont été données de *Return Trip* (Voyage de retour), la nouvelle pièce d'Alain Thornhill et Hugh Williams. Le « voyage » dont il est question est celui de la drogue, et le rideau s'ouvre sur la réadaptation d'un jeune homme dans sa famille après une cure de désintoxication. Ce retour agit sur l'entou-

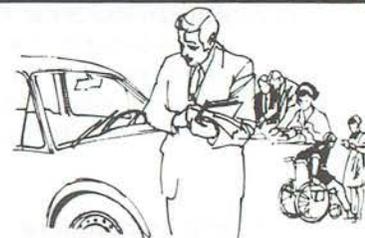


Anthony Howden et Catherine Chase dans *Return Trip*.

rage comme un miroir, révélant les failles de chacun, mais provoquant une autre sorte de retour, le retour sur soi-même. Une œuvre dure, poignante, interprétée avec une égale justesse de ton par des acteurs professionnels venus de Londres. *Return Trip* devrait inspirer un bon réalisateur de films.

Deux films du Réarmement moral, dont le film *Hommes du Brésil* ont été présentés au Foyer des Œuvres laïques à Nouméa, en Nouvelle Calédonie. A cette occasion, deux membres de la troupe de *Chant de l'Asie*, M. Kumalau Tawali, de Nouvelle Guinée, et M. Suresh Chandra, des Iles Fidji, ont rendu compte de la tournée de la revue musicale en Asie du Sud-Est. Ils ont été également interviewés par le quotidien *La France Australe*.

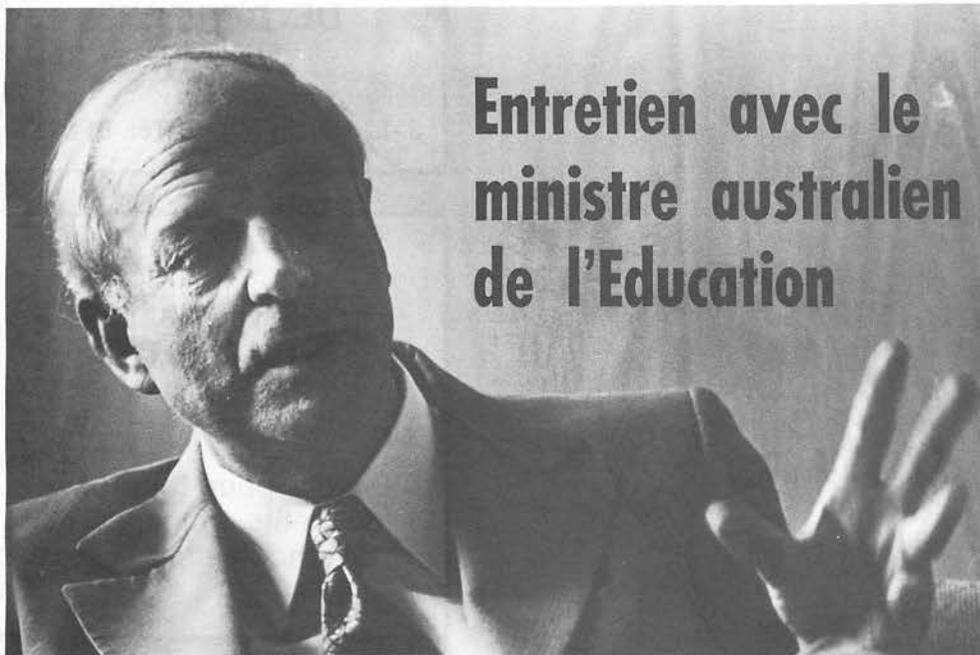
Quelques jours plus tard, les délégués à la conférence de Caux recevaient un message de bons vœux du président de l'Assemblée territoriale de Nouvelle Calédonie, M. Yann Celene Uregei, tandis que trois membres de sa famille participaient à la conférence.



La Winterthur-Accidents est toujours près de vous. Même à l'étranger!

**Winterthur**  
ACCIDENTS

Société suisse d'assurance  
contre les accidents  
40, av. du Général-Guisan,  
8401 Winterthur



## Entretien avec le ministre australien de l'Éducation

Lorsque, à la faveur de la victoire travailliste de 1972, M. Kim Beazley est devenu ministre de l'Éducation dans le gouvernement australien, il avait derrière lui 27 ans d'expérience parlementaire. Connaissant particulièrement bien les questions des aborigènes, de la Papouasie-Nouvelle Guinée et de l'enseignement, il a très rapidement introduit dans les écoles et universités australiennes de profondes réformes. Ce qui a fait dire récemment au premier ministre, M. Gough Whitlam, que c'est dans le

domaine de l'éducation que son gouvernement avait le plus accompli depuis que le parti travailliste est au pouvoir.

A l'occasion de son récent passage à Caux, entre une visite officielle à Genève et une visite à l'UNESCO et à l'OCDE à Paris, M. Beazley s'est longuement entretenu des problèmes qui lui tiennent à cœur avec ses hôtes du centre de conférences du Réarmement moral. Nous reproduisons ci-dessous les points saillants de cette conversation.

Ph. L.

— Selon quelles lignes directrices avez-vous orienté votre action lorsque vous avez été nommé ministre ?

M. Beazley : Mon point de départ a été une pensée très simple : les besoins de chaque enfant doivent être satisfaits. Je ne suis pas naïf au point de croire que tous les besoins spirituels d'un enfant peuvent être entièrement satisfaits par l'action administrative et pédagogique d'un ministère comme le mien. Aussi me suis-je fixé, en cherchant l'inspiration d'en haut, une triple ligne directrice.

Tout d'abord, je sentais que l'Éducation nationale devait jouer un rôle pour susciter une réconciliation, fort nécessaire, dans la vieille querelle des écoles religieuses, entre les gens d'Eglise qui qualifiaient l'enseignement public d'enseignement athée et les

organisations d'enseignants qui parlaient des écoles privées comme d'écoles de privilégiés. Je puis dire maintenant que cette réconciliation a commencé. A la grande surprise de certains milieux ecclésiastiques, qui étaient plutôt opposés à la politique de mon parti, nous avons entièrement réorganisé le programme d'aide gouvernementale aux écoles religieuses, ceci dans le cadre d'une augmentation considérable du budget de mon ministère.

Ma deuxième décision a été d'offrir aux enfants aborigènes la possibilité de recevoir leur enseignement primaire dans leur propre langue, si c'était le désir de leurs parents. Ce qui pose des problèmes quand on sait qu'il existe environ 600 dialectes aborigènes en Australie. En outre, cela nous a conduits à développer dans ces écoles

l'enseignement des arts aborigènes, qui jouent un rôle essentiel dans cette civilisation. Ainsi nous cessons progressivement de traiter les aborigènes en peuple conquis et ils ont la possibilité de se cultiver dans leur propre langue et d'apprécier leur culture. Là aussi l'Éducation nationale a pu aider, dans une certaine mesure, à provoquer une réconciliation raciale<sup>1</sup>.

C'était enfin ma conviction que mon ministère avait des obligations internationales, notamment vis-à-vis de la Papouasie-Nouvelle Guinée, où nous avons déjà envoyé plus de 1000 professeurs que nous allons recruter jusqu'en Angleterre. Nous avons aussi à résoudre, pour ce pays, le problème des livres scolaires. En Australie, nous avons pu nous servir des livres publiés en Amérique ou en Angleterre. Mais en ce qui concerne la Papouasie-Nouvelle Guinée, il est clair que, même si l'enseignement se fait en anglais, il faut au pays ses propres manuels. Le marché étant limité, le coût de ces livres est énorme, de sorte que c'est là un autre domaine où notre aide est d'une extrême importance. Enfin, en rendant gratuit l'enseignement supérieur en Australie, nous accordons par là-même une aide importante aux nombreux étudiants étrangers dont beaucoup sont originaires des pays d'Asie du Sud-Est.

— Vous venez de participer, aux Caraïbes, à la conférence des ministres de l'Éducation du Commonwealth. Quelle impression en avez-vous tirée ?

M. Beazley : J'ai été particulièrement frappé par la déclaration du premier ministre de la Jamaïque, M. Michael Manley. « Longtemps, a-t-il dit, on a simplement vu dans les établissements scolaires l'endroit où les enfants des privilégiés se préparaient à maintenir dans la société les privilèges acquis par leurs parents. A la rigueur, c'était aussi l'avenue par laquelle une infime minorité de gens nouveaux s'engageait sur la voie ascendante. Mais plus tard, le masque de ce système a été arraché et sa vraie nature

<sup>1</sup> Il y a 20 ans, lors de sa première visite à Caux, M. Beazley avait décidé de se consacrer à la minorité aborigène de son pays. Quelques années plus tard, il présentait au parlement une loi accordant les droits civiques à cette population. Cette loi a été adoptée à l'unanimité.

Photos : Sirman Press (pages 1 et 4);  
Ringier (4); Guisan (5); Leggat (11);  
Freeman (12); Franzon (12); Maillefer (13).

révlée : la perpétuation du pouvoir exercé par une élite. Sans être le résultat d'un plan consciemment élaboré, cet état de choses n'en était pas moins extrêmement efficace. En vérité, devait conclure le premier ministre jamaïcain, l'éducation est toujours le prolongement d'une conception politique.»

M. Manley a également souligné l'importance, pour les étudiants, de se familiariser avec le travail manuel autant que de recevoir une formation intellectuelle, ce avec quoi tous les ministres présents, la plupart venant de pays du tiers monde, étaient tout à fait d'accord. Pour M. Manley, qui voit les étudiants de son pays revenir des Etats-Unis ou d'ailleurs munis de diplômes mais avançant des exigences (logement, exonération fiscale etc...) irréalisables, la question décisive est de savoir si les jeunes gens et les jeunes filles, au moment où ils terminent leurs études, se demandent : qu'est-ce que j'y gagne ? ou : qu'est-ce que j'ai à donner ?

— Dans votre vie publique, vous ne cachez pas vos convictions pour le Réarmement moral. Comment faites-vous le lien entre cet engagement et votre tâche de ministre de l'Education ?

M. Beazley : On peut dire que le travail du Réarmement moral a commencé dans le domaine de l'éducation. Certes, il ne s'y est jamais limité, mais il ne l'a jamais abandonné. Que l'on pense à l'expérience fondamentale de Frank Buchman à l'Université de Penn State, une expérience dont il y a beaucoup de leçons à tirer, mais surtout celle-ci : il a su y forger une équipe et, avec cette équipe, transformer la situation de l'Université et exercer une influence bien au-delà<sup>2</sup>.

L'autre leçon à tirer de la vie de Frank Buchman, c'est qu'il savait discerner les qualités et les défauts des gens, mais sans les juger. L'art politique, et c'est là notre plus grande erreur, semble consister à discerner les qualités et les défauts des gens, puis à passer notre temps à les juger, ce qui ne change rien à rien. Etre lucide sans juger, voilà qui m'est très nécessaire, je voudrais qu'on m'aide à m'y tenir.

<sup>2</sup> Voir dans *Refaire le monde* (Editions de Caux) le chapitre intitulé « D'un homme à l'autre ».



**FRISCO  
GLACE**



AUDI - NSU

**GARAGE  
DE BERGÈRE  
VEVEY**

J.-L. Herzig

Tél. 51 02 55

**PITTELOUP  
CLARENS**

Envois pour tous pays  
de petits fromages et  
de chocolats suisses

Jean Schlemmer  
photographe dipl.



Appareils - Films  
Développement - Agrandissement  
Grand-Rue 42 - 1<sup>er</sup> étage

**COIFFEURS**

**Coiffure-Parfumerie ELLE et LUI**

I. Fontana, maîtrise fédérale

Grand-Rue 74

Tél. 62 43 22

**Eugène Haute Coiffure**

Dames - Messieurs - Sauna

Av. du Casino 19

Tél. 61 34 10

**Glion - Coiffure**

Dames - Messieurs

Marcel Favre

Tél. 61 34 14

# BEARD SA

Orfèvrerie - Cristaux  
Porcelaines suisses et étrangères  
Studio « Rosenthal »  
Cadeaux pour listes de mariage  
Articles de ménage  
Prix pour sociétés

## Magasins

Montreux : Avenue du Casino 28  
Tél. (021) 62 38 67

Vevey : Rue du Simplon 21  
Tél. (021) 51 53 62



## Ed. SUTER S. A.

Viandes

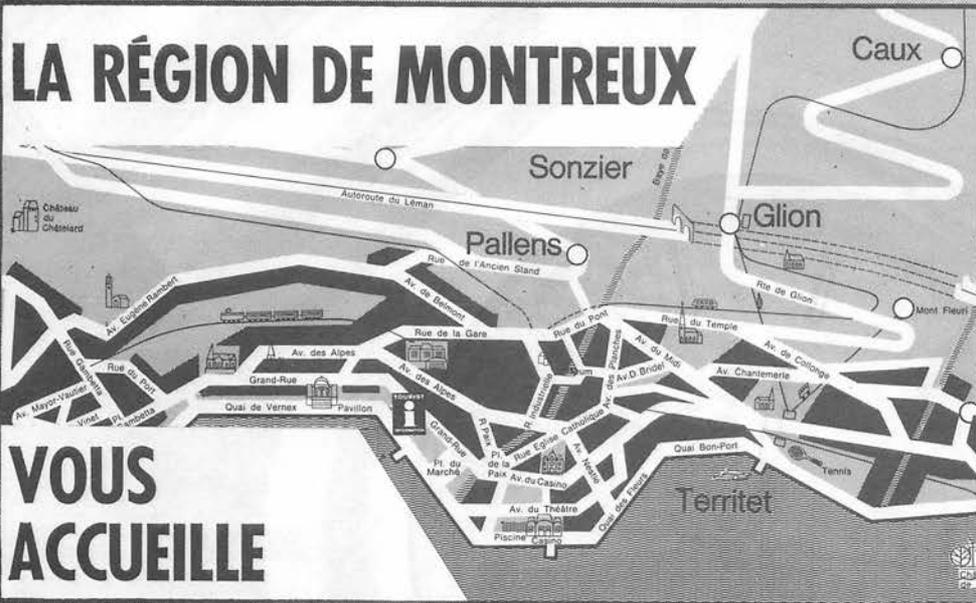
Charcuterie

Conserves

### Villeneuve - Montreux

Depuis 100 ans  
au service de la qualité

## LA RÉGION DE MONTREUX



## VOUS ACCUEILLE



**Albert  
HELD  
+Cie SA**

tél. (021) 613141  
Montreux

Portes insonores « Accordéon »  
Fenêtres bois et bois + métal  
Boiseries soignées  
Bureaux de direction, etc.



Agencement de magasins

**Kramer**  
Kramer SA  
Grand-Rue 54  
Tél. (021) 61 61 61  
1820 Montreux

Place Hôtel-de-Ville  
Tél. (021) 51 32 32  
1800 Vevey



Articles souvenirs

Papeterie

Machines  
à écrire

Calculatrices  
électroniques  
de poche  
et de table



## BORNAND

64, Grand-Rue MONTREUX

## CERTINA

# Zenith XL-Tronic Quartz. Une minute au plus d'écart par an: sa précision tient les promesses de sa beauté.

Les facteurs de sa haute précision: d'abord, un minéral de la préhistoire: le quartz. Nul autre résonateur ne vibre plus régulièrement ni plus rapidement.

Ensuite, un circuit intégré de quelques millimètres carrés qui a subi la rude épreuve des vols spatiaux. Il sert à entretenir et à diviser la haute fréquence du quartz (32 768 Hz) jusqu'au battement régulier de l'aiguille des secondes.

Enfin, une petite batterie

permet à notre montre à quartz de fonctionner un an durant sans interruption.

Résultat: au poignet, absolument garantie, une régularité de marche impensable jusqu'ici dans une montre-bracelet, une minute au plus d'écart par an. (L'année, rappelons-le, compte 525 600 minutes.)

Les facteurs de son exceptionnelle beauté: d'abord, l'équilibre de ses formes, savant et réussi. Le boîtier poli et le bra-

celet dans lequel il s'intègre composent, grâce à leur unité sans faille, un accord vraiment parfait. Dessiné avec soin, le cadran est guilloché. Les aiguilles et les index sont lapidés et le verre minéral antireflets résiste aux rayures.

Cet ensemble de détails révèle un art horloger qui, s'il recherche la précision totale, ne s'y borne cependant pas, manifestant aussi une brillante créativité sur le plan de la forme

et du style, ainsi que le prouve chaque modèle de la nouvelle collection Zenith.

Modèle reproduit Movado-Zenith XL-Tronic Quartz. Réf. 60 0020 510, mise à la date ultra-rapide, bat la seconde, étanche. Or 18 ct fr. 5 980.—. Acier fr. 885.—. Autres modèles depuis fr. 630.—. Modèle à résonateur acoustique depuis fr. 380.—.



## ZENITH



# Zenith. Nous donnons l'heure et signons sa beauté.